

Auteurs igbo (Nigeria) : du choix de la langue

Francoise Ugochukwu, *Open University (UK) & CNRS-LLACAN*

Résumé

Le pays igbo, au sud-est du Nigeria, est depuis une cinquantaine d'années une pépinière d'écrivains anglophones, romanciers pour la plupart, dont le plus connu en France est Chinua Achebe, du fait, entre autres, que son premier roman, traduit en 1966, a été mis au programme de l'agrégation d'anglais en 1980. Outre Achebe, plusieurs autres écrivains igbo ont été traduits en français. Cette littérature, héritière d'une riche tradition orale, s'est développée parallèlement à une littérature en langue igbo peu connue et très peu traduite. Ces écrivains ont tous été des pionniers, réinventant les genres littéraires, mettant en scène la culture igbo traditionnelle comme sa version urbaine et révélant la vitalité de la langue. Réédité plusieurs fois chez Longmans, *Omenuko* (1933), seule œuvre de Nwana (c.1881- 5 sept.1968) et ancêtre de la littérature écrite igbo, reste le classique le plus lu. Les manuels et recueils d'Ogbalu (1927-1991), écrivain prolifique et promoteur du développement de l'igbo, ont eux aussi été au programme des écoles depuis des décennies. Ubesie (1949-1993), quant à lui, a publié cinq romans - *Isi akwu dara n'ala* (1973), *Ukwa ruo oge ya a daa* (1973), *Mmiri oku e ji egbu mbe* (1974), *Ukpaka miiri onye ubiam* (1975) et *Juo Obinna* (1977). Achebe (né le 16 novembre 1930), a créé une nouvelle langue, mêlant anglais et igbo. Nous comparerons ici ces quatre écrivains, considérés comme des classiques, pour mettre en lumière les raisons de leur succès, liées surtout, on le verra, à leur profil et à la langue d'écriture choisie, et à replacer dans le contexte de la réforme de l'orthographe igbo, qui a grandement facilité la diffusion d'*Omenuko*, et du développement des études igbo dans le secondaire et le tertiaire.

Mots-clés : Nigeria – igbo – littérature – Nwana – Ogbalu – Ubesie - Achebe

C'est la guerre civile du Nigeria (1967-70) qui a permis aux Français de découvrir le pays igbo, au sud-est de la fédération.¹ Cette région est depuis une cinquantaine d'années une pépinière d'écrivains anglophones, romanciers pour la plupart, dont le plus connu en France est Chinua Achebe, traduit en français dès 1966 et dont le premier roman a été mis au programme de l'agrégation d'anglais en 1980. Plusieurs autres écrivains igbo - Achebe, Amadi, Ekwensi, Emecheta, Equiano, Nwankwo, Nwapa, Nzekwu, Okigbo et plus récemment Adichie et Iweala, ont depuis été traduits en français eux aussi (Ugochukwu 2010 : 303-312). Cette littérature, héritière d'une riche tradition orale, s'est développée parallèlement à une littérature en langue igbo, peu connue hors de son aire linguistique² et dont un seul texte a été traduit. Plusieurs de ces écrivains, à commencer par Equiano, esclave libéré qui publie ses mémoires en anglais en 1789, ont été des pionniers, réinventant les genres littéraires, mettant en scène la culture igbo traditionnelle comme sa version urbaine et révélant la vitalité de la langue. Nous comparerons ici quatre d'entre eux, considérés comme des classiques, pour mettre en lumière les facteurs ayant freiné ou facilité un succès lié surtout, on le verra, à leur profil et à la langue d'écriture choisie.

Quatre pionniers pour une littérature

L'écriture de fiction en igbo a fait d'énormes progrès depuis 1970 : à l'époque, les publications dans cette langue, freinées par la longue querelle sur l'orthographe et les années de guerre³, se comptaient encore sur les doigts de la main, mais en 1986, Azuonye recensait déjà (Ricard 1995: 105) soixante-dix romans, vingt-cinq pièces de théâtre et onze recueils de poèmes publiés dans cette langue.⁴ Achebe, Nwana, Ogbalu et Ubesie ont tous les quatre choisi un chemin de pionnier, Achebe en anglais, les trois autres en igbo. Achebe a publié son roman à l'étranger, visant un public international qui l'a sacré classique africain, avec plus de deux millions d'exemplaires de *Le Monde s'effondre* vendus depuis sa parution. Les trois autres ont choisi de publier dans leur langue et sont pour l'instant très peu connus hors du pays igbo.

Pita Nwana (c. 1881 – 5 sept. 1968) a écrit la première œuvre de fiction en igbo. Avant lui, seuls étaient en circulation les manuels et livres de lecture rédigés par les missionnaires.⁵ Alors même que la mésentente entre missions catholiques et protestantes sur l'orthographe de la langue décourageait son écriture, le roman de Nwana, publié après avoir été primé au concours littéraire organisé par l'Institut international pour les langues et cultures africaines en 1933, put rester sur le marché grâce à ses éditeurs qui sortirent une nouvelle édition à chaque nouveau tournant de l'orthographe. Sa mise au programme des écoles en pays igbo permit ensuite à des générations de le lire et de l'étudier, assurant son succès sur le long terme. Sa traduction française, en 2010, permet aujourd'hui aux lecteurs de langue française de le découvrir à leur tour.

Frederick Chiedozi Ogbalu (1927-1991), fondateur, en 1957, de l'imprimerie Varsity Press d'Onitsha, a beaucoup publié, et il est autant connu pour son travail d'éditeur que pour ses ouvrages personnels. Il a passé des années, entre 1944 et sa mort accidentelle en 1991, à encourager l'écriture et l'étude de l'igbo, rédigeant des manuels pour les écoles primaires et

¹ Pour plus de détails sur le Biafra, lire Ugochukwu 2009.

² Un petit ouvrage récent, écrit par un Nigérian de langue yoruba et publié aux États-Unis, n'hésite pas à qualifier l'igbo de « langue qui n'a pas encore atteint le statut de langue complète » (2011 :7).

³ Cf. Ugochukwu 2010 chapitres 1 & 2 pp.23-56 pour plus de détails sur la période coloniale et les progrès des études igbo. La guerre du Biafra dura quant à elle de 1967 à 1970.

⁴ Selon Nwankwo (1999 : 123), « une étude de Fajemisin sur les livres en langues nigérianes publiés dans le pays révèle que sur plus de 10 000 titres publiés en 1990-94, seuls 989 (9.9%) étaient écrits en langues autres que l'anglais [...]. Évidemment, les trois langues nigérianes majoritaires représentaient 91% de ces titres. »

⁵ Lire à ce sujet Ugochukwu 2000 et 2010.

secondaires, recueillant les genres oraux (contes, proverbes, devinettes), publiant des recueils de proverbes et un dictionnaire, encourageant l'écriture de fiction, et parcourant le pays pour rassembler les intellectuels igbo et leur insuffler le désir de promouvoir et de développer la langue.

Selon Emenanjo, Ubesie ((1949-1993), « *le diegwu* de l'École des Études igbo de Lagos, a prouvé au monde de la création littéraire que l'igbo est à même d'apporter sa contribution à tous les genres, que ce soit la fiction ou les productions radiotélévisées » (Conférence Ahiajoku 2001, Owerri). Aujourd'hui, Ubesie, qui a eu le temps, avant sa mort prématurée, de produire cinq romans et un précieux manuel sur la culture igbo, est célébré jusque sur l'Internet, comme en témoigne ce message laissé sur YouTube : « Les Igbo devraient immortaliser les icônes de la musique comme Osadebe, Sr. Warrior, Oliver de Coque et Mike Ejeagha. Un homme comme Tony Uchenna Ubesie mérite d'être mentionné pour ses [...] merveilleux romans en igbo ». ⁶

Chinua Achebe (né le 16 novembre 1930), le seul à avoir publié à la fois en igbo et en anglais, est aussi le plus connu. Son premier roman, *Things Fall Apart* (1958), récit de la réussite du riche fermier Okonkwo et de son exil – trajectoire rappelant celle du héros de Nwana - traduit en français sous le titre *Le Monde s'effondre* en 1966, connaît un succès immédiat en Grande-Bretagne comme aux États-Unis et on en vend plus de 300 000 exemplaires dès les premières années. En 2008, le cinquantenaire de la publication de ce premier roman a donné lieu à des dizaines de manifestations – colloques et publications – dans le monde entier.

Des œuvres enracinées dans la culture

L'œuvre de ces auteurs est solidement enracinée dans leur culture. Les textes de Nwana et d'Achebe par exemple, s'appuient l'un comme l'autre sur la tradition igbo de louange des grands hommes et le respect dont y est entourée la réussite individuelle. L'*Omenuko* de Nwana (Karthala 2010) retrace, sous forme romancée et sous un nom fictif, la vie du Chef Igwegbe Odum (1860 ? – 1940) d'Arondizuogu. Le décor choisi par les auteurs pour la majorité de leurs romans est celui des villages traditionnels – chez Nwana, l'arrière-pays d'Okigwe, et, au-delà, les États actuels d'Imo et d'Abia, une région fortement peuplée avec ses villages, ses concessions entourées de murs et rassemblant plusieurs membres de la même grande famille, son commerce prospère et ses marchés vers lesquels convergent d'innombrables routes et sentiers. Le village du premier roman d'Achebe se situe, lui, dans l'État voisin d'Anambra, et ceux d'*Ukpaka miiri onye ubiam* et de *Mmiri oku e ji egbu mbe* d'Ubesie dans les environs d'Enugu, un peu plus au nord.

La période couverte par le roman de Nwana témoigne de l'énorme intérêt porté par les Igbo à l'écriture de leur histoire : le récit débute à la fin du dix-neuvième siècle et se termine avec le retour du héros chez lui à la fin octobre 1918, le dernier chapitre se fermant sur une évocation de la dépression de 1929, ce qui permet de dater la fin du récit de 1930. Nous avons ici affaire à deux générations distinctes : celle d'avant 1900 et celle d'après – cette dernière témoin du contrôle de plus en plus visible exercé par l'administration coloniale britannique sur l'ensemble du pays igbo et illustrant la transition, notée par Basden (1938 : 115) d'une époque à l'autre. L'essentiel du roman se situe entre 1910 et 1920, et témoigne d'une époque où les Européens, partis du port fluvial d'Onitsha, sur le Niger, s'implantent progressivement dans tout le pays igbo, tandis que les écoles se multiplient, permettant à de nombreux jeunes de faire des études et de grossir ensuite les rangs des fonctionnaires. Le commerce est lui aussi prospère et favorise l'esprit d'entreprise, ceux qui se sont enrichis

⁶ <http://www.youtube.com/watch?v=TAHyBNih1i8>

investissant, comme Omenuko, dans de vastes projets communautaires. On retrouve ces mêmes marqueurs traditionnels dans le premier roman d'Achebe, dominé par la haute stature d'Okonkwo et qui retrace un autre moment de l'époque coloniale.

La culture igbo, c'est aussi l'art de la parole, auquel on s'initie dès l'enfance, à l'écoute des contes, puis à l'âge adulte, par la participation aux innombrables réunions familiales et locales, dont l'issue « dépend principalement de la force émotionnelle et morale du langage utilisé et en partie de l'intelligence du raisonnement et de son soutien empirique » (Nwala 1985 : 154). Tous les auteurs considérés ici ont été nourris d'oralité. Ils ont participé aux soirées de contes organisées au village les nuits de lune et en saison sèche, et ont admiré les discours des anciens, émaillés de proverbes. Le seul à avoir tenté de mettre par écrit, telles quelles, ces traditions orales, est Ogbalu. Si nul n'a jamais établi une liste complète des proverbes igbo, son recueil de proverbes, *Ilu Igbo*, publié en 1965, est à ce jour l'ouvrage le plus complet sur le sujet, avec plus de mille entrées, pour la plupart en igbo sans traduction.⁷ Ogbalu a également publié des recueils de contes, dont *Mmuo Mmuo* (n.d.), *Nza na Obu* (n.d.), et *Mbediogu* (1975) plus spécialement consacré aux contes de tortue.

Héritiers de cette tradition, les autres auteurs ont tous intégré les genres oraux à leurs romans et adopté l'approche didactique caractéristique du récit igbo, même si, comme le remarque Sekoni (1988 : 48), ce sont les auteurs écrivant dans les langues nigérianes qui ont le plus souvent intégré à leur œuvre les techniques et les fonctions héritées de l'oralité. Omenuko par exemple a gardé la structure de la narration orale, avec un auteur-conteur qui ne cesse d'intervenir à la première personne dans le récit pour expliquer les actes de ses personnages et tel ou tel détail du décor ; le style lui-même est proche de l'oral, avec ses tournures familières, son usage des proverbes et l'importance donnée au discours et aux débats publics. Comme le conte, le récit de Nwana donne la préférence à l'action et ne brosse qu'un portrait rapide de ses personnages ; il reste également fidèle au modèle du livre de lecture missionnaire, avec son côté didactique et moralisateur.

Tony Ubesie est l'un des auteurs igbo les plus appréciés en raison de sa remarquable maîtrise de la langue et de son usage fréquent et élégant des proverbes, très prisés pour leur valeur philosophique et la maturité qu'ils supposent. L'un de ses romans les plus lus, *Juo Obinna*, publié dans les années qui ont suivi la guerre du Biafra et qui s'en inspire, présente la même interaction entre l'homme et la nature, et des flashes d'images montées en proverbes. Les titres de ses quatre premiers romans sont eux-mêmes des proverbes – un modèle qui a depuis inspiré de nombreux auteurs de romans igbo.⁸

Things fall apart, publié après le *People of the City* (1954) d'Ekwensi (autre romancier igbo, publié, lui, exclusivement en anglais), signale un retour à la tradition orale : Achebe, s'il se sert de la langue anglaise comme véhicule de sa pensée, la mêle à l'igbo pour forger une nouvelle langue plus à même de traduire la culture. Il adapte la forme romanesque à l'art de la parole cher aux Igbo, illustré dans son œuvre par un usage abondant des genres oraux : chants, proverbes, devinettes, formules de salutation et de louange, dialogues et discours. Il a non seulement truffé son premier roman de proverbes mais y a inséré un conte, avant de publier deux albums pour enfants, adaptations de contes traditionnels, *The Flute* (*La Flûte*, 1977) et *The Drum* (*Le Tam-tam*, 1977), qui racontent, l'un « comment la cupidité et l'orgueil d'une femme furent à l'origine de la maladie et de la mort », l'autre « comment les animaux se sont dispersés à la surface de la terre ». L'œuvre d'Achebe dans son ensemble est enracinée dans le terroir : on y découvre non seulement le passé et ses guerres intestines entre

⁷ Ce recueil a été partiellement traduit en anglais en ligne par Frances Pritchett sur le site de l'Université de Columbia (USA), accessible à <http://www.columbia.edu/itc/mealac/pritchett/00fwp/igbo/proverbs/index.html>

⁸ Cf. Eneore (1979), *Echi Di Ime* (demain est enceinte/ nul ne connaît l'avenir) et Maduekwe (1979), *Otu Mkpisi Aka* ([quand] un doigt [est taché d'huile, tous les doigts sont touchés]/ce qui affecte l'un affecte tous les autres).

villages, mais l'évocation des pratiques traditionnelles – cycles agraires, droit coutumier, palabres de mariage, prière sur la noix de kola et croyance à la réincarnation.

Comme la plupart des romans d'Achebe, les romans d'Ubesie brossent un portrait complexe de la société igbo, à la fois ancrée dans la tradition et éprise de modernité. *Mmiri oku e ji egbu mbe* (l'eau chaude avec laquelle on tue la tortue) met en scène une sombre histoire de querelle entre villageois et présente un orphelin maltraité par sa tante, sujet régulièrement évoqué dans les contes. *Ukpaka miiri onye ubiam* (le fruit qui a poussé chez celui qui ne le méritait pas) illustre le drame du mariage forcé – ici le cas d'une toute jeune fille donnée par ses parents à un riche marchand de l'âge de son père – en même temps qu'il évoque la question de l'éducation des filles, très débattue jusque dans les années 1970.⁹

Un fonds similaire

Après la publication du roman de Nwana en 1933, il faut attendre 1963 pour voir paraître *Ije Odumodu jere* de Bell-Gam, situé lui aussi à la fin du dix-neuvième siècle, et où l'on retrouve l'influence d'*Omenuko* : le héros, Odumodu, se hisse progressivement jusqu'au sommet de l'échelle sociale et voyage à l'étranger avant de rentrer chez lui pour moderniser sa communauté. *Le Monde s'effondre* peut néanmoins être considéré comme le vrai successeur d'*Omenuko*, les deux textes offrant une réflexion parallèle sur le sujet de l'exil au sein d'une même aire culturelle et linguistique, tout en en faisant ressortir les différentes facettes. Le premier de ces romans, présente le visage de l'exil vu du côté de l'immigrant – un mouvement en avant, tandis que le second, écrit en anglais et publié vingt-cinq ans plus tard, met l'accent sur sa face émigrée et sa douloureuse nostalgie. Les deux auteurs ont le même concept du héros, inspiré du légendaire père Tortue, mâle à la fois autoritaire et rusé, roublard et imaginaire en même temps que vindicatif et égoïste. Au-delà de ce qui les sépare, les deux héros se ressemblent par bien des aspects : d'humble extraction, ils ont réussi à la force de leurs poignets et, ayant atteint la maturité, sont devenus des leaders hautement respectés dont on écoute les paroles. Leur parcours est plus ou moins similaire : des débuts difficiles, un succès remarquable, une carrière interrompue par une catastrophe suivie de la fuite. Accueillis dans un village ami, ils y restent quelque temps mais finissent l'un et l'autre par avoir le mal du pays et rentrer au village.

Considérons maintenant les deux personnages centraux d'un peu plus près. Leur milieu d'origine est le même : le village traditionnel, une communauté rurale étroitement liée où chacun a sa place, ses droits et ses devoirs. Les deux héros viennent de familles obscures : Okonkwo est le fils d'Unoka, fermier méprisé pour son peu d'ardeur au travail et qui préfère le pipeau et le vin à la houe; les parents d'Omenuko, quant à eux, bien que travailleurs, ne possédaient que peu d'ignames.¹⁰ Au début du récit, les deux hommes sont pères de famille¹¹ : Omenuko a quatre enfants et Okonkwo huit. Si l'un est fermier et l'autre commerçant, tous deux ont réussi. Ils adhèrent également à la religion traditionnelle – c'est surtout le cas d'Okonkwo. Ce profil permet aux deux hommes de jouir d'une excellente réputation auprès de leur communauté, qui leur a confié un ou plusieurs jeunes à élever. Tous les deux commettent un crime contre la Terre mère, et bien que celui d'Okonkwo – dont le fusil a explosé lors de funérailles, tuant un jeune homme – soit accidentel, cet homicide le place dans la même situation qu'Omenuko. Ce dernier, devant un revers de situation soudain

⁹ Pour plus de détails sur Ubesie, lire Emenanjo (2001), pour l'instant le seul ouvrage sur cet écrivain.

¹⁰ La société traditionnelle igbo mesurait la richesse au nombre de femmes, d'enfants, et d'ignames récoltées chaque année et engrangées sur des claies derrière la maison.

¹¹ Ceci est normal puisqu'en pays igbo, le mariage et la procréation au sein du mariage sont encouragés comme prouvant à la fois la virilité et un comportement responsable ; un homme non marié ou sans enfants n'a pas le statut d'adulte.

- la perte de tous ses biens dans l'effondrement d'un pont - affectant l'avenir de son commerce, et menacé de ruine, vend son jeune cousin et quelques-uns de ses apprentis à des marchands d'esclaves.

Omenuko et Okonkwo, sous le coup de la même loi, se voient forcés de prendre la fuite et de s'exiler à quelques kilomètres de leur clan, profitant d'un lieu de refuge choisi depuis des générations sur le territoire d'une lointaine parentèle, où ils sont chaleureusement accueillis et où on leur offre de quoi commencer une nouvelle existence. L'un comme l'autre vont rester là un certain nombre d'années – quelque vingt ans pour Omenuko, sept ans pour Okonkwo. Pendant leur exil, ils vont retrouver la prospérité, gagner la confiance et le respect de leur nouvelle communauté et y devenir des leaders. Tout ceci ne les empêchera pas de vivre très mal cet exil et de souffrir du mal du pays, Okonkwo surtout ; Omenuko, quant à lui, est surtout rongé par le remords. Les deux hommes reçoivent régulièrement la visite d'un ami fidèle, qui devient leur confident et leur conseiller et les aidera finalement à négocier les conditions de leur retour au village ancestral. La fin des deux romans, seule, est différente. Omenuko, violemment rejeté par les autres chefs à brevet¹², jaloux de son succès, revient chez lui en héros pour y jouir enfin de sa prospérité et d'une bonne réputation. Okonkwo, au contraire, rate le retour grandiose dont il avait rêvé, se retrouve en prison et finit par se suicider après avoir assassiné l'huissier du commandant de cercle. Les deux textes évoquent l'époque coloniale : publié vingt-cinq ans après celui de Nwana, le roman d'Achebe remonte plus loin dans le temps pour nous faire revivre l'arrivée des premiers missionnaires au pays, tandis qu'*Omenuko* nous décrit une société déjà rompue aux contacts avec l'administration coloniale.

Il importe de souligner, comme l'a fait un Nigérian sur un forum en ligne, que

Les proverbes du *Monde s'effondre* et de *La Flèche de Dieu* d'Achebe, romans tous deux écrits des dizaines d'années plus tard, se trouvaient déjà tous dans *Omenuko*. Et vous trouverez que nos parents qui se sont servis de proverbes dans leurs histoires, comme John Munonye (*The Only Son*), Flora Nwapa (*The Concubine*), Cyprian Ekwensi, Tony Ubesie (*Isi Akwu Dara N'Ala; Ukwá Ruo Oge Ya O Daa*), et bien d'autres, ont dû lire *Omenuko*.¹³

Ce n'est donc pas tant le sujet ni le fonds de ces textes qui expliquent, à eux seuls, la différence entre le profil local de l'un et la célébrité internationale de l'autre. D'autres facteurs sont en cause ici, qui seront maintenant examinés.

L'appui de l'Éducation nationale et des concours

Toutes les œuvres pionnières en igbo ont été lancées par des concours littéraires : l'*Omenuko* de Nwana comme l'*Akpa Uche* d'Ekechukwu¹⁴ et Udo *Ka Mma*, une pièce de théâtre de Chukwuezi ; le premier roman d'Achebe lui-même avait obtenu le prix Margaret Wrong en 1958. Ces concours ont d'abord rendu possible la publication de ces œuvres en encourageant les éditeurs. Le cas d'*Omenuko*, dont le succès a été assuré par sa réédition systématique dans les orthographes successives de l'igbo et jusqu'à sa publication de 1963 dans l'orthographe officielle actuelle, est exemplaire. Ces concours ont en outre propulsé ces

¹² Les chefs à brevet exerçaient un pouvoir législatif et judiciaire et se réunissaient périodiquement. Pour plus de détails sur cette institution créée par les Britanniques, lire Afigbo (1972).

¹³ The Proverbs of *Omenuko*, the First Igbo Language Novel 3/2/2008
http://www.nigeriavillagesquare.com/index2.php?option=com_content&do_pdf=1&id=8456

¹⁴ Il s'agit là d'un recueil de 65 poèmes contemporains en igbo, d'Ubesie, Obienyem, Olebara, Maduekwe et Nzeako, dont certains sont écrits en dialectes. L'ouvrage est divisé en cinq sections: nature et phénomènes naturels; personnes, lieux et choses; philosophie; politique et société; et élégies. Les auteurs ont marqué les tons, et les dernières pages offrent un glossaire et des notes culturelles éclairant les poèmes.

œuvres vers les salles de classes et contribué à faire connaître des auteurs qui ont tous entretenu des liens avec l'enseignement public.

Le succès des écrivains igbo est en outre, depuis l'Indépendance, inextricablement lié à l'enseignement de leur langue et au soutien des Églises, universités, écoles et autres organisations, dans un pays qui a produit « le public de lecteurs le plus dense d'Afrique » (1975:20-21) - en 1969 déjà, le pays, avec 1099 titres et une industrie papetière en pleine expansion, venait, pour ce qui est de l'édition, au troisième rang après l'Afrique du Sud et l'Égypte. Les publications en igbo disposent en outre d'un vaste marché potentiel, puisque dans tout le sud-est du pays, l'igbo est depuis longtemps – au moins officiellement - le medium d'instruction dans les premières classes du primaire avant de devenir une matière d'enseignement (Elugbe 1990 : 14) ; l'enseignement des adultes, quant à lui, est entièrement dispensé dans les langues nigérianes, ce qui amène Igwe (1999 : xi) à considérer que « les universités, les collèges d'Éducation et autres établissements d'enseignement supérieur ont un rôle à jouer. Ils devraient poursuivre et intensifier leur intérêt pour la langue, qui les a conduits à créer des départements d'Études igbo », en se servant de l'igbo comme medium d'instruction à tous les niveaux par exemple.

Le roman de Nwana, redécouvert depuis le développement de l'enseignement de l'igbo dans les années 1970, doit sa popularité et son succès à sa mise au programme des écoles où il est systématiquement étudié depuis des générations. Son auteur, par contre, était longtemps resté quasi inconnu, et semblait avoir été oublié au profit du chef traditionnel qui a donné son titre au roman. Mais la traduction électronique, sortie au début des années 2000, d'un petit ouvrage publié au Nigeria en 1999 par un parent de Nwana et offrant une biographie de son aïeul, permet aujourd'hui de connaître ce prédicateur laïc et de mieux apprécier son unique roman¹⁵. Selon cette biographie, Nwosu Nwana, qui prit au baptême le prénom de Pita (Pierre), était né à Arondizuogu, dans l'État d'Imo (Afigbo 1966). Son père était fermier. Pita, l'aîné de cinq garçons, aimait le travail manuel et se mit comme apprenti chez un commerçant. Il se convertit plus tard au protestantisme et se distingua bientôt par son audace dans la contestation de la religion traditionnelle. Quelque cinq ans après son mariage, il quitta Arondizuogu pour Uzuakoli, où il eut cinq enfants. Là, il servit la mission et le collègue méthodistes comme menuisier-charpentier mais aussi comme interprète et prédicateur laïc de 1921 à 1951, en dehors d'un bref passage à la mission de Ngoro. À la mort de son père, en 1937, il avait hérité de la maison de famille, et, à sa retraite le 30 juin 1951, revint dans son village pour s'y consacrer à sa ferme, et participer un moment au conseil municipal et au tribunal coutumier. Trois ans après la mort de sa femme en juillet 1961, il se remaria, mais mourut de fièvre le 5 septembre 1968, pendant la guerre du Biafra. On retrouve dans son unique ouvrage, *Omenuko*, plusieurs traits autobiographiques, tirés de son expérience de commerçant, de ses démêlés avec l'administration coloniale et de ses audacieuses entreprises en forêt – le roman ne révèle par contre rien de son expérience religieuse.

L'enseignement de la langue et de la culture igbo, qui a permis aux auteurs considérés d'accéder à un public scolaire et universitaire de plus en plus nombreux, a été facilité par la Société pour la promotion de la langue et de la culture igbo (SPILC). Cette dernière, représentée par ses directeurs successifs et ses linguistes, « des enseignants-chercheurs sérieux et qualifiés, activement engagés dans l'enseignement de la langue en université, désireux d'enseigner l'igbo en igbo à tous les niveaux et intéressés au progrès d'une écriture de fiction de qualité et de la stylistique igbo » (ISC 1985 : xix), s'est rapidement transformée

¹⁵ Osuagwu & Nwana (1999), traduit en anglais par l'américaine Frances Pritchett et publié sur le site de l'Université de Columbia. Pritchett (1922-2012), dont le nom igbo de Nkiru témoignait de sa passion pour l'avancement de cette langue, a longtemps été secrétaire de la branche américaine de la Société pour la promotion de la langue et de la culture igbo, société savante fondée en 1949 au Nigeria par Ogbalu pour promouvoir la langue et la culture igbo face à l'érosion due au colonialisme et à la prééminence de l'anglais.

en un puissant groupe de pression, contribuant, en 1974, à l'établissement d'un département de langue et de culture igbo à l'Alvan Ikoku College of Education d'Owerri (Oraka 1983: 48) qui continue aujourd'hui à prospérer sur sa lancée. Son Comité de standardisation s'est rapidement élargi pour accueillir des représentants du secteur de l'Éducation venus de tous les États igbo : Ministères de l'Éducation, commissions scolaires, écoles primaires et secondaires, départements de linguistique igbo des universités. Les secteurs des médias et de l'édition y étaient également représentés.

La rencontre entre l'œuvre et ses lecteurs, au Nigeria, est en outre traditionnellement renforcée par le profil des auteurs. Comme le notait Hanson (1968 : 145), en pays igbo, « ce n' [est] pas seulement ce qui est dit qui est important, mais qui l'a dit » (souligné dans le texte), et le succès de ces auteurs, qui ont tous été des enseignants,¹⁶ est intimement lié à la réputation acquise du fait de leurs études, de leur carrière, de leur position, des postes de responsabilité occupés et de leurs publications, qui leur donnaient une crédibilité accrue.¹⁷ Ogbalu fait partie de ces maîtres respectés pour leur dévouement à leurs élèves. Ancien enseignant de mission, il a également enseigné à la Dennis Memorial Grammar School (DMGS) d'Onitsha, l'un des meilleurs établissements secondaires du pays igbo, et dirigé l'École normale d'Awka et la section d'Igbo à l'École normale supérieure d'Owerri. Il a fondé, en 1949, la SPILC qu'il a ensuite longtemps pilotée tout en dirigeant la principale maison d'édition d'Onitsha. Il publiera en 1962 le premier dictionnaire d'après l'Indépendance.

Achebe, après des études à l'université d'Ibadan (1948-1953), a rapidement atteint une réputation internationale. Outre son rôle de représentant du Biafra auprès de la communauté internationale pendant les trois ans que dura la guerre civile (1967-1970), il a joué un rôle de pionnier, d'abord comme premier éditeur de la collection des écrivains africains chez Heinemann dans les années 1960 et de la revue igbo *Okike* qu'il lança en 1971, puis en créant l'association des auteurs nigériens (ANA) dont il devient le premier président en 1981.

Si Ubesie est mort trop jeune pour jouer un rôle-clef dans sa société, les autres ont tous acquis le profil-type de l'homme mûr traditionnel igbo, orateur renommé doublé d'une personnalité activement engagée dans sa communauté, adonné à la bienfaisance et montré en exemple pour son ardeur au travail et sa réussite familiale et professionnelle. Aujourd'hui encore, comme le prouvent le profil de maint universitaire igbo, il n'y a pas de séparation, au Nigeria, entre l'art de l'écrivain et son engagement public au service de la communauté.

La question de la langue

En fin de compte, et au-delà des critères considérés plus haut, c'est le choix de la langue qui a fait la différence entre Achebe et les trois autres auteurs considérés ici. Il n'est, pour le prouver, que de considérer la différence entre la diffusion restreinte du recueil d'*Aka Weta* et celle de *Things Fall Apart*. *Aka Weta*, anthologie de poèmes rédigés en igbo, parue à l'université de Nsukka en 1982 et éditée par Achebe et Udechukwu, est divisée en deux parties : la première rassemble des chants traditionnels et modernes, la seconde des poèmes

¹⁶ Nwana, qui n'avait eu, au début du 20^e siècle, qu'une formation de menuisier-charpentier, servit cependant la mission protestante comme interprète et prédicateur laïc pendant trente ans.

¹⁷ Notons à ce propos le prestige d'Ibadan, qui resta la seule université du pays de 1948 à l'Indépendance, et celui de Nsukka dans les années 1960-90. Il convient d'ajouter que le succès de ces auteurs n'est aucunement lié à leur propre étude de leur langue, comme le prouve la remarque d'Ubesie dont les romans ont tous été écrits avant ses études universitaires et qui accusait ses cours de stylistique d'avoir asséché sa plume.

de différents auteurs, dont deux poèmes d'Achebe¹⁸ (1982 : 29). Ce recueil est peu connu et n'a jamais été traduit ; peu de gens savent par ailleurs qu'Achebe y a contribué.

Il est possible, en outre, que la diffusion d'*Aka Weta* ait été gênée par le fait que la langue de ses poèmes reflète la variété des dialectes d'Anambra, Abia et Owerri, et même des parlers locaux d'Ohafia, Mbaise ou Onitsha, choix qui va à l'encontre de la défense du standard promu par la SPILC.¹⁹ En éditant *Aka Weta*, Achebe, qui a toujours milité en faveur des dialectes, a usé de son influence et misé sur sa popularité pour affirmer sa préférence. Cette publication n'a pas manqué de générer une polémique qui dure encore : en 1984, Achebe devient éditeur-en-chef de la revue igbo *Uwa Ndi Igbo: Journal of Igbo Life and Culture* (1984-88), que vient de lancer Azuonye à UNN. L'un des articles publiés dans ce premier numéro est du linguiste Emenanjo, auteur d'une grammaire de l'igbo, qui dénonce le manque de professionnalisme d'*Aka Weta* et son peu de considération pour le standard de la langue. Pour Emenanjo (1984 : 93 note 14), qui cite à l'appui de ses dires l'article d'Achebe paru dans *Anu* (1971 : 33-41), Achebe a le tort d'avoir « toujours invité les écrivains igbo à la plus grande liberté dans le choix du dialecte à adopter dans leurs écrits ». Répondant dans les pages de la même revue à la critique d'Emenanjo, Achebe y taxe l'igbo standard de « camisole de force » et d'« instrument de torture » (1984 : 94) et termine en affirmant que

nous devons reconnaître aujourd'hui que ce ne sont pas les grammairiens mais les gens ordinaires qui ont créé le langage, avant que leurs poètes ne viennent l'enrichir. S'il faut des grammairiens, ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, et qu'ils aient l'humilité d'étudier et de classer ce qui a été créé. La tragédie de l'igbo est d'avoir enduré depuis des générations l'égoïsme d'enseignants qui, au lieu de s'intéresser à l'étude de la langue, préfèrent la diriger sur les rails de leur illusion bornée. Ce ne sont pas les dialectes, mais cette attitude, qui est à l'origine de notre long silence.

En fin de compte, le succès d'un auteur n'est pas seulement dû à ce qu'il dit, mais au public auquel il s'adresse, déterminé par la langue d'écriture choisie, comme le révèle encore une comparaison entre le roman de Nwana et celui d'Achebe. L'une des différences fondamentales entre les deux romans est celle du lectorat visé – tandis que Nwana s'adresse aux Igbo, Achebe écrit non seulement pour ces derniers, mais aussi et peut-être surtout pour des lecteurs plus éloignés et originaires de tout le monde anglophone, comme en témoigne son traitement des mots et expressions igbo. Achebe a par ailleurs été le premier, avant même l'indépendance du Nigeria, à répondre à l'Empire britannique, en se servant de la langue même de ces colons. Okonta, cité par Ejinkeonye (2003 : 104-105), n'hésite pas à s'exprimer crûment à ce sujet ; pour lui,

le lectorat international y compris le Comité des prix Nobel, sait bien que Chinualumogu Achebe n'est pas seulement le plus grand écrivain africain, mais aussi, peut-être, le seul écrivain contemporain qui, par son œuvre, a changé à lui seul la façon dont un peuple, son histoire et sa culture sont perçus à l'étranger. La publication de *Things Fall Apart* en 1958 a mis fin pour toujours au mythe de l'Afrique des ténèbres, peuplée de sauvages sans histoire et donc sans discours – mythe assidument exploité et promu par les explorateurs européens et les mercenaires du type de Frederick Lugard. Les gardiens du canon littéraire occidental à Oxford, Stockholm et Harvard, n'ont jamais pardonné son 'hérésie' à Chinua Achebe. Beaucoup le considèrent comme un 'nègre présomptueux' qui ne reconnaît pas sa place, et n'accorde pas un respect suffisant au 'Massa' blanc. Surtout, Achebe est considéré comme l'équivalent culturel de Kwameh Nkrumah, Hamílcar Cabral et Patrice Lumumba, de grandes figures africaines qui n'ont pas mâché leurs

¹⁸ 'Veillée mortuaire pour Okigbo' et 'Akuko kpulu uwa iru', un poème sur la guerre.

¹⁹ Si le standard est depuis sa création en 1975 la langue préférée des médias, de l'école et de l'écrit, les Igbo continuent, dans la vie quotidienne, à s'exprimer dans leurs dialectes.

mots pour dire dès le début que leur mission était de débarrasser le continent des brigands et des violeurs qui l'avaient tenu captif pendant cinq cents ans.

C'est là, bien évidemment, ce qui a d'abord fait la réputation d'Achebe.

Un fossé qui se creuse entre Igbophones et Anglophones

On touche là à la résonance politique de la littérature nigériane – trait que celle-ci partage avec la plupart des œuvres littéraires africaines. Pour Dhlomo, « un Africain qui écrit en anglais fait d'une pierre plusieurs coups. Il prouve qu'un Africain peut être d'un niveau international. Il en reçoit une réputation internationale. Il s'adresse à un plus large public. Il gagne plus. Il évite les censures politiques et religieuses. Il n'encourage pas le tribalisme. Notre argument est que l'on peut montrer tout aussi bien le génie africain en écrivant en anglais » (Couzens 1985 : 316, cité dans Ricard 2011 : 244). À l'heure où se multiplient, en pays igbo, les efforts pour sauvegarder une langue considérée comme en danger, les auteurs de textes igbo, découverts en classe par des générations d'élèves d'igbo, et étudiés dans les universités du pays (Judith 1989)²⁰, sont cependant de plus en plus souvent cités par les Igbophones dans les conversations comme dans les forums en ligne. Pour Azu Robert-Mary, Ubesie par exemple est considéré comme un visionnaire qui a annoncé par avance ce que deviendrait le pays :

le Nigeria ressemble de plus en plus à l'Ifite-Amaeke de Tony Ubesie. Dans son chef-d'œuvre littéraire, *Ukpana Okpoko Buru*, allégorie publiée en 1975, Ubesie met en scène une communauté imaginaire mais animée de solides valeurs, qu'elle renverse. La situation se met à pourrir lorsqu'un groupe de terroristes locaux, 'ndi odogwu' chassent leur roi de son trône et y placent l'un des leurs. C'est le point de départ d'un renversement des valeurs traditionnelles, dans une nouvelle société où l'abomination 'aru' devient la règle, les hommes honorés d'un titre pour avoir volé les animaux de leurs voisins. Cette société finira par s'autodétruire. Il est clair que le Nigeria actuel a vécu les événements annoncés par Ubesie il y a presque quarante ans dans ce remarquable roman.²¹

Cet usage de la littérature igbo pour parler de la situation politique actuelle est intéressant à plus d'un titre, mais d'abord parce qu'aussi bien en pays igbo qu'en diaspora, ces écrivains ont aujourd'hui supplanté de façon définitive les classiques britanniques comme Shakespeare dans les conversations. En 1988 déjà, « les adages d'*Omenuko* [étaient] devenus plus ou moins comparables aux *Paroles de John Ploughman* » (Emenyonu 1988 : 36).²²

Il est vrai que la diffusion locale de la littérature en igbo reste fragile : selon Ejinkeonye (2003), ces écrivains seraient aujourd'hui menacés de retomber dans un oubli relatif dans leur propre région, du fait que leurs œuvres sembleraient avoir disparu du programme de certaines écoles, du fait de la multiplication des établissements secondaires de statut international et enseignant exclusivement en anglais. De plus, en dépit de nombreuses années d'enseignement de l'igbo à tous les niveaux, cette langue, freinée par l'extrême mobilité de ses locuteurs, est loin de compter l'important lectorat escompté. Il est par ailleurs évident que la littérature igbo continue à être largement méconnue hors du Nigeria : bien qu'*Omenuko* ait longtemps pu continuer sur sa lancée, ce petit roman a mis longtemps à franchir les frontières du pays igbo. Sa traduction française, entreprise grâce à l'IFRA d'Ibadan en 1994, a

²⁰ Cf. Judith, N. 1989, Characterisation and language in Tony Ubesie's novels. http://www.uiowa.edu/intlinet/unijos/departments/linguistics/linguistic_projects.htm

²¹ 11 juillet 2010, www.nigeriavillagesquare.com/?option=com_content&view=article&id=16013&Itemid=46&page=2&reset-settings

²² *John Ploughman's Talk, or Plain Advice for Plain People*, ouvrage publié par Spurgeon en 1896.

seulement été publiée fin 2010 chez Karthala²³ ; or, pour Ricard, « plus une langue est menacée, plus il est urgent de la traduire » (2011 : 42). Au moment où de nombreux Igbo s'inquiètent pour l'avenir de leur langue, faut-il donc compter sur les traductions pour assurer la diffusion de cette littérature ? Sans doute : plus une œuvre est lue, plus son impact est important. N'oublions pas cependant la remarque de Sembene Ousmane, selon lequel une publication en Europe implique un public européen (Owomoyela 1993 : 354).²⁴ Respecter ces écrivains qui maîtrisaient l'anglais et ont pourtant choisi de s'exprimer dans leur première langue, c'est avant tout s'assurer que leurs textes restent accessibles partout au Nigeria, à commencer par leur région, et gardent une place de choix dans les universités du pays. C'est aussi faciliter la circulation de ces textes au sein de la diaspora igbo, au même titre que les vidéo-films nigériens qui ont aisément franchi ce cap.

Si le nom d'Ubesie continue à être cité par les intellectuels igbo, celui d'Achebe, dont la renommée est aujourd'hui à l'échelle de la planète, se trouve dans les pages d'un vaste nombre de publications. Pour Oyeniyi Okunoye, « bien qu'Achebe ne tienne pas à se vanter d'avoir fondé la littérature africaine, la position stratégique de son roman dans la constitution de l'écriture africaine de fiction, sa participation à divers discours et le statut canonique international dont jouit ce texte, roman africain anglophone le plus lu et l'un des plus étudiés - ont valu à ce texte une place enviable au sein de 'l'histoire africaine' » (2010 : 42). Ejinkonye, lui, partage l'avis de son collègue concernant cet « aigle perché sur le plus haut des irokos et qui, en dépit de tout ce qu'il a fait pour s'assurer que la littérature africaine cesse d'être pendue aux jupes de l'Europe et trouve ses propres critères et sa voix, refuse toujours d'accepter qu'il a, pour ainsi dire à lui seul, donné à cette littérature son identité, son orientation et son autonomie » (2005: 104). Cette renommée, qui l'a propulsé sur la scène littéraire internationale et a fait de lui un orateur écouté et respecté, a amené Achebe à prendre position publiquement dans le débat actuel sur le standard de sa langue maternelle. Invité dans le cadre des conférences annuelles d'Odenigbo le 4 Septembre 1999, et devant un public venu de tous les coins du pays igbo, il exhorta son auditoire à abandonner le standard durement acquis dans les années 1960 et qui a permis le décollage de la littérature igbo après de longues années de stagnation. Condamnant sans appel le choix qui a produit le standard, il s'est fait l'avocat d'une écriture en dialecte, dans l'attente d'un nouveau standard mieux représentatif de la variété de l'igbo.

En conclusion

Invité en 2001 dans le cadre des conférences annuelles d'Ahiajoku, Emenanjo, longtemps directeur de l'Institut national des langues nigériennes (NINLAN) d'Abuja, choisit, lui, de rendre hommage aux auteurs igbo qui l'avaient précédé, comblant ainsi, le temps d'une ovation et au nom des universitaires, le fossé entre écrivains anglophones et igbophones :

[...] Quoi qu'en pensent certains, Maazi Chiifu Dọkita Frederick Chiedozi Ogbalu a fait ce qu'il devait. Personne ne peut nier qu'entre 1944 et 1992, il ait donné littéralement à la langue igbo le pouvoir de servir à l'alphabétisation fonctionnelle, à la lecture, au calcul et à l'écriture de fiction, en même temps qu'à la collecte, à la transcription et à la description de l'oralité igbo. F.C. Ogbalu est aujourd'hui décédé, comme aussi un autre Frederick, le Professeur Docteur Nnabuenyi Ogonna, une autorité en matière de Mmanwu d'abord et d'art dramatique igbo ensuite. Le diegwu de l'École nationale des Études igbo, Maazi Tony Uchenna Ubesie, a prouvé à la communauté

²³ Ugochukwu 2010. Une traduction anglaise due à Frances Pritchett est disponible en ligne depuis janvier 2004 : www.columbia.edu/itc/mealac/pritchett/00fwp/igbo/omenuko/transintro.html.

²⁴ Propos tenus à Dakar au colloque sur la littérature africaine d'expression française en 1963, à propos du *Docker noir*.

internationale de la création littéraire que la langue igbo peut apporter sa contribution à tous les genres littéraires comme aux productions radiotélévisées. Monsieur le Président, je n'ai jamais entendu qu'aucun des facilitateurs, maîtres, praticiens et analystes de la langue, de la littérature et de la culture igbo susnommés aient jamais été mentionnés au cours des conférences d'Ahiajoku. Avec votre aimable permission, Monsieur le Président, je vais demander à ce respectable auditoire de se mettre debout et d'ôter leurs chapeaux, casquettes et autres couvre-chefs en leurs noms et en leur honneur, n'ugwu unu niile. Que leur grande âme généreuse repose en paix, nwa juuu, dans le sein de Chineke, Olisaburuuwà, Oputaobie! Qu'ils atteignent au titre de ndjichie n'ala Igbo niile et de saints du Très Haut.²⁵

Bibliographie

Afigbo A.E., ed (1995) *F. C. Ogbalu and the Igbo language*, Onitsha, University publishing company, 299p.

Altbach Philip & Teferra Damtew, eds (1999) *Publishing In African Languages: Challenges and Prospects*, Chestnut Hill, MA, Bellagio Publishing Network, 165p.

Chukwuezi Anelechi (1974) *Udo Ka Mma*, Ibadan, University Press, 94p.

Couzens Tim (1985) *The New African, A Study of the Life and Work of H.I.E.Dhlomo*, Johannesburg, Ravan Press, 382p.

Ejinkeonye Ugochukwu (2005) Chinua Achebe and the Nobel 'Lords', *African Renaissance* 2(4) pp.102-110

Ejinkeonye Ugochukwu (2003) Nobel "Lords" And Afro-Literary Activists: The Case Of Chinua Achebe, *Nigerians in America*, <http://www.nigeriansinamerica.com/articles/389/1/Nobel-Lords-And-Afro-Literary-Activists-The-Case-Of-Chinua.Achebe/Page1.html>

Ekechukwu, R. (1977) *Akpa Uche, an Anthology of Modern Igbo Verse*, Ibadan, Oxford University Press, 102p.

Emenanjo Emmanuel Nwanolue (2001) *Tony Ubesie, the Man and the Artist*, Owerri, Africa-Link Books, 199p.

Emenanjo E.N. (2001) *Igbo or Igboid: Asusu n'Agburu Ndi Igbo Language in Igbo Civilization*, Ahiajoku Lectures Series

Emenyonu E. (2008) The dynamics of Creativity and Reception: the Igbo – Language novel from Pita Nwana to Toni Ubesie” in Oed Anja & Reuster-Jahn Uta(Eds). *Beyond the Language Issue: The Production, Mediation and Reception of Creative Writing in African Languages*. Koln, Germany: Rudiger KoppeVerlag.

Emenyonu E. (2003) Igbo Literature, in Simon Gikandi, *Encyclopedia of African Literature*, London: Routledge pp.234-236

Emenyonu E.(1998) Tony Ubesie: A New and Exciting Nigerian Novelist, in E. Nolue Emenanjo, (Ed) *Ubesie: The Man and the Artist*, NINLAN Press, Aba, Nigeria (Chapter 3, pp. 33-46)

Emenyonu E. (1988) The Rise and Development of Igbo Literature, in Y.Ogunbiyi (ed), *Perspectives on Nigerian Literature: 1700 to the Present* vol.1, Lagos, Guardian Books pp.33-38

Emenyonu E. (1978) *The rise of the Igbo novel*, Ibadan, Oxford University Press, 212p.

Eneore Walter Chukwuma (1979) *Echi di Ime*, Lagos, Macmillan, 78p.

Judith N. (1989) Characterisation and language in Tony Ubesie's novels. http://www.uiowa.edu/intlinet/unijos/departments/linguistics/linguistic_projects.htm

Maduekwe Joseph Chukwu (1979) *Otu Mkpisi Aka*, Lagos, Longman, 96p.

²⁵ Cf. <http://emeagwali.com/lectures/after-god-is-dibia.htm> et www.ahiajoku.igbonet.com/2001

- Nwachukwu-Agbada J. O. J. (1997) Tradition and Innovation in the Igbo Novels of Tony Ubesie, *Research in African Literatures* Vol. 28, No. 1, The Oral-Written Interface pp. 124-133
- Nwana Pita (1933) *Omenuko*, Lagos, Longmans of Nigeria
- Nwana P. (2010) *Omenuko ou le repentir d'un marchand d'esclaves*, Paris, Karthala (traduit de l'igbo par F. Ugochukwu)
- Nwankwo Victor (1999) Publishing in Local Languages in Nigeria: A Publisher's Perspective, in Ph. Altbach & D. Teferra (eds) *Publishing In African Languages: Challenges and Prospects*, Chestnut Hill, MA, Bellagio Publishing Network pp.111-128
- Ogbalu Frederick Chiedozi (1978) *Igbo Attitude to Sex: Containing over 1,000 Proverbs on Sex*, Igbo Philosophy of Life Series, Onitsha
- Ogbalu F. C. (1966) *Nza na Obu*, *Igbo Story Book*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (c.1965) *Nmoo Nmoo*, *Igbo Fairy Tales*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (1962) *Okowa-Okwu*. *Igbo-English-English-Igbo Dictionary*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (1960) *Dimkpa. Taa aku, ahu ichere ya*; Being Best Story Entries in a Series of Igbo Story Prize Competitions by the Society for Promoting Igbo Language and Culture, Onitsha
- Ogbalu F. C. (c.1960) *Why do Candidates Fail Igbo in Exams? G.C.E., CANTAB, Higher Elementary*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (c.1958) *Omenala Igbo, the book of Igbo custom*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (1957) *Dr. Zik of Africa. Biography and Speeches*, Onitsha
- Ogbalu F. C., ed. (c.1957) *Mbediogu*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (1956) *Ndi Nzoputa Africa. Dr. Nnamdi Azikiwe. Dr. Kwame Nkruma*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (c.1955) *Western Igbo Rhymes: Nda*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (1955) *Akuko Nigeria* (Abridged History of Nigeria Based on the Vowel Harmony System of Spelling in the Revised Igbo alphabet), Nkwerre, Orlu
- Ogbalu F. C. (1955) *Onitsha Province Rhymes: Shamara*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (c.1952) *Ilu-Igbo Banyere Madu*, Nkwerre
- Ogbalu F. C. & Erinne D. C. (c.1952) *An Investigation into the New Ibo Orthography*, Port Harcourt
- Ogbalu F. C. (n.d.) *Niger Tales. Book One*, Onitsha
- Ogbalu F. C. (n.d.) *Dr. Zik's Evolution of Federal Government in Nigeria*, Onitsha
- Ogunbiyi Yemi, ed (1988), *Perspectives On Nigerian Literature: 1700 to the Present* vol.I, Lagos, Guardian Books, 203p.
- Okunoye Oyeniyi (2010) Half a Century of Reading Chinua Achebe's *Things Fall Apart*, *English Studies* 91 (1) pp.42-57
- Oraka L.N. (1983) *The Foundations of Igbo Studies*, Onitsha, University Publishing Company, 64p.
- Owomoyela Oyekan, ed (1993) *A History of Twentieth Century African Literatures*, Lincoln, University of Nebraska Press, 411p.
- Owomoyela Oyekan (1993) The Question of Language in African Literature, in O. Owomoyela (ed) *A History of Twentieth Century African Literatures*, Lincoln, University of Nebraska Press pp.347-368
- Ricard Alain (2011) *Le sable de Babel, traduction et apartheid*, Paris, CNRS Editions 2011, 447p.
- Ricard A. (1995) *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris, CNRS Editions/Karthala, 304p.

Sekoni Ropo (1988) Oral Literature and the Development of Nigerian Literature, in Y.Ogunbiyi (ed), *Perspectives On Nigerian Literature: 1700 to the Present* vol. I, Lagos, Guardian Books pp.46-52

Sembene Ousmane (1956) *Le Docker noir*, Paris, Presence africaine, 200p.

Spurgeon Charles H. (1896) *John Ploughman's Talk; or, Plain Advice for Plain People*, Philadelphia. H.Altemus, 250p. Accessible sur <http://www.spurgeon.org/misc/plowman.htm>

Ubesie Uchenna Tony (1978) *Odinala ndi igbo*, Ibadan, Oxford University Press, 254p.

Ubesie U. (1977) *Juo Obinna (igbo novel)*, Ibadan, Oxford University Press, 175p.

Ubesie U. (1975) *Ukpaka miiri onye ubiam*, Enugu, Nwamife Publishers, 150p.

Ubesie U. (1974) *Mmiri oku e ji egbu mbe*, Lagos, Longman, 67p.

Ubesie U. (1973) *Ukwa ruo oge ya o daa*, Ibadan, Oxford University Press, 86p.

Ubesie U. (1973) *Isi akwu dara n'ala*, Ibadan, Oxford University Press

Ugochukwu Françoise (2010) *Le pays igbo du Nigeria*, Paris, L'Harmattan, 350p.

Ugochukwu F. (2009) *Biafra, la déchirure - Sur les traces de la guerre civile de 1967-1970*, Paris, L'Harmattan, 215p.

Ugochukwu F. (2006) La littérature nigériane en traduction française et son impact, *Ethiopiennes* (Senegal) 77 pp.151-171

Ugochukwu F. (2000) Les missions catholiques françaises et le développement des études igbo dans l'Est du Nigeria, 1885 - 1930, *Cahiers d'Études africaines* 159 (XL-3) pp.467-488

Yeotan King Kayode (2011) *Talk Nigeria, A Sixty-second Language Handbook*, Bloomington, iUniverse, 105p.